Document généré le 18 avr. 2024 13:26

Études littéraires africaines

RUTI Antoine, *Le fils de Mikeno*. S.I. (Zaïre), éditions Impala, 1997, 254 p.

Pierre Halen

Numéro 4, 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042393ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042393ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Halen, P. (1997). Compte rendu de [RUTI Antoine, *Le fils de Mikeno*. S.I. (Zaïre), éditions Impala, 1997, 254 p.] *Études littéraires africaines*, (4), 51–52. https://doi.org/10.7202/1042393ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

(fasiya) est l'affleurement de l'humour comme composante populaire qui ne trouvait jusqu'alors son expression artistique que dans le genre théâtral du *kotèba.*

L'immense intérêt de l'ouvrage de Cheick M. Chérif Keïta aura été de montrer par quels mécanismes internes à la culture mandingue, un écrivain africain francophone a pu être célébré par des griots éminents comme l'un des plus grands d'entre eux. En ce sens, cet ouvrage est une contribution extrêmement précieuse à la problématique sociologique des champs littéraires africains.

■ Xavier GARNIER

RWANDA

■ **RUTI ANTOINE, *LE FILS DE MIKENO*. S.I. (ZAÏRE), ÉDITIONS IMPALA, 1997, 254 P.**

Antoine Ruti est un méconnu dans les lettres africaines. Il est cependant l'auteur, à mon avis, d'un chef-d'œuvre : *Nemo,* publié en 1979, hélas à la Pensée universelle, fâcheux éditeur que plus d'un écrivain débutant, voyant les choses depuis l'Afrique, a pu croire normal et qui est en réalité boudé systématiquement par la critique en raison de sa réputation de compte d'auteur. Cette donnée explique en grande partie la faible postérité de l'ouvrage, mais elle n'est pas la seule : Ruti, né au Rwanda, vivant au Congo-Zaïre, échappait aussi aux répartitions nationales, d'autant qu'un titre comme *Nemo,* quoiqu'entièrement justifié, n'était guère explicite : nous avons été plusieurs à croire pendant longtemps que le contexte référentiel, jamais nommé dans ce récit, était plutôt le Kasaï que les Grands Lacs. *Affamez-les, ils vous adoreront,* qui a paru ensuite chez l'Harmattan en 1992, ne m'avait pas convaincu, bien que certaines qualités de l'écrivain, d'érudition, de maîtrise de la langue française, d'ironie, y soient fort visibles, et que, par ailleurs, l'ouvrage constitue un document littéraire particulièrement éloquent dans la vague des "nouvelles écritures africaines". Ruti est mort en 1994 à Lubumbashi. A cinquante-deux ans, il laissait trois manuscrits. Le premier, *Le fils de Mikeno,* vient de paraître aux éditions Impala, dont le responsable, Max Pierre, fut le confident de l'écrivain au Katanga. La question rwandaise, encore dans l'actualité, confère à ce livre, qui semble en partie autobiographique, un surcroît d'intérêt. Les historiens de la littérature, quant à eux, ne manqueront pas de pouvoir ajouter à l'assez restreinte production du Rwanda en langue française cet ouvrage, et du coup les autres du même auteur, dans la mesure où il est désormais difficile de dénier à celui-ci un lien "national" avec la patrie de Saverio Naigisiki : plus que le lieu de naissance de Ruti, le contexte référentiel du *Fils de Mikeno* et jusqu'à certains traits stylistiques l'en rapprochent.

Le roman retrace, à la première personne, la vie d'un jeune Rwandais issu du milieu tutsi, quoiqu'il soit très incertain de ses origines, de son

père en tout cas. S'invente-t-il un "roman des origines" lorsqu'il se félicite de quitter Mikeno pour un "vrai" père, Mukama, ou est-il vraiment l'enfant naturel de celui-ci, on ne saura pas en définitive la vérité. Cette question si essentielle, ne serait-ce qu'en raison du titre, manifeste déjà ce qui est caractéristique de Ruti : un certain usage de l'ironie et de l'antiphrase qui, s'il fait merveille dans *Nemo,* gêne considérablement la bonne réception d'une narration plus traditionnelle. L'itinéraire de Silimu parcourt la crise rwandaise des années 50, avec la fin de l'option pro-tutsi et le renversement de la politique de tutelle, en se livrant à des portraits-charge, principalement dirigés contre les Belges et le clergé hutu, qui ne sont pas sans piquant ni, d'ailleurs, sans une certaine pertinence. Mais la charge est tellement appuyée qu'elle en perd un peu sa crédibilité : on est ici à mille lieues du troublant jeu entre dire et taire qu'on trouvait dans *Nemo.* Les noms historiques sont à peine maquillés, et qui connaît un tant soit peu la période retrouvera sans peine certains acteurs : on croit donc tomber dans le roman à thèse à certains moments (en gros, c'est ce qu'on appelle la thèse tutsi-française) avec de forts relents de haine même, peut-être compréhensibles, mais pas vraiment heureux dans un roman ; avec aussi une tendance à l'amalgame et à de légers anachronismes, qui font penser que les événements de 1959 à 1962 ont été "relus" fort tard, peut-être même dans les années 1990. Outre les contradictions internes à son propos, le plus gênant est que, finalement, le parcours de Silimu, réfugié au Congo dans les années 60, en fait une personnalité bien détestable de parvenu, puis d'alcoolique qui finit par se suicider, non sans avoir erré mentalement et déçu tous les siens ; du coup, c'est l'ensemble de son énonciation qui s'en trouve menacée d'inversion axiologique. Disons : sous réserve d'inventaire ultérieur...

Mais quelle que soit la circonspection que m'inspire aujourd'hui l'ouvrage, il est assurément bon qu'il ait été édité. Encore aurais-je préféré un peu plus de soin dans l'établissement d'un texte où sont demeurées trop de coquilles, dont de purement graphiques.

■ Pierre HALEN

SENEGAL

■ PRINZ MANFRED, *L'ALPHABÉTISATION AU SÉNÉGAL,* PARIS, L'HARMATTAN, 1996, 245 PAGES

L'ouvrage de Manfred Prinz présente l'histoire de l'alphabétisation au Sénégal depuis la période coloniale jusqu'à ce jour. Le terme *alphabétisation* est à prendre ici dans un sens large qui intègre l'enseignement scolaire, que celui-ci soit public (c'est-à-dire laïque) ou privé (c'est-à-dire religieux : catholique, protestant, coranique). L'auteur nous en avertit dès le départ : "Les premières tentatives d'enseignement peuvent être considérées comme les premières campagnes d'alphabétisation". Voilà pourquoi cette histoire commence avec Jean Dard, premier instituteur de la pre-